Psenak, Stefan. *Longtemps j'ai porté mes deuils comme des habits trop grands*. Sudbury : Prise de parole, 2018. 83 p.

Le dernier recueil de Stefan Psenak date de 2001. Ce nouveau recueil interrompt une longue absence et fait acte de deuil – ou, plutôt, de deuils – comme l'annoncent le titre et les citations en exergue de l'ouvrage, dont l'une, de René Char, informe la démarche de Psenak : « Nous n'avons qu'une ressource avec la mort : / faire de l'art avant elle ». Au gré des poèmes, il s'agit de trouver une « clarté » rassurante afin de traverser les « tumultes » des « mauvais jours » et de vaincre tout déracinement. *Longtemps j'ai porté mes deuils comme des habits trop grands* est, de la sorte, le compte rendu d'une résilience durable face à l'adversité, une déclaration de foi en soi et dans le futur, l'expression d'une volonté « témoin d'un combat / sans répit ». Réflexion sur les vertus apaisantes, voire thérapeutiques de l'écriture, le recueil se veut progression et reconstruction, depuis la triste constatation « je n'ai rien fait aujourd'hui / pour t'empêcher de mourir » jusqu'au calme retrouvé – « nous avons tant à apprendre / du mouvement de l'eau ». D'un côté, il y a les fleurs fanées, la « clé sous le paillason », les « cadres à décrocher », des pensées indicibles car « il pleut sur ta fosse » ; de l'autre, les « lucioles du jardin », « l'aube / et ses lueurs », « l'eau qui coule », « les mots et la musique des autres ». Une fois déclenchée, l'écriture est agile. On y retrouve les motifs du jardin, des racines tout autant que du mouvement et du voyage.

Le recueil a le goût de l'aveu tout autant que du chagrin, le goût d'une prière. Il est une voix intérieure adressée à une absente ; les lectrices et lecteurs sont des passagers discrets dans ce cheminement déchiré, conscients que le deuil demeure une expérience intime, à la fois rétrospective et contemplation d'un avenir à envisager. Quant au titre, il évoque la célèbre première phrase de Marcel Proust dans *Du côté de chez Swann* – « Longtemps je me suis couché de bonne heure » – abondamment discutée par la critique et occasionnellement parodiée ou adaptée dans des œuvres de création. Chez Psenak, cette référence n'est pas développée ; au bout de quelques pages, la recherche de sens s'écarte du passé et s'ancre résolument dans le présent, certes difficile, mais seule échappatoire à la disparition de qui n'existe plus que dans le souvenir.

Jean Mérin